

D^r Valmore Olivier, mon oncle *My uncle, Valmore Olivier*

Bernard Genest

Volume 20, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1093896ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1093896ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, B. (2022). D^r Valmore Olivier, mon oncle. *Rabaska*, 20, 193–215.
<https://doi.org/10.7202/1093896ar>

Résumé de l'article

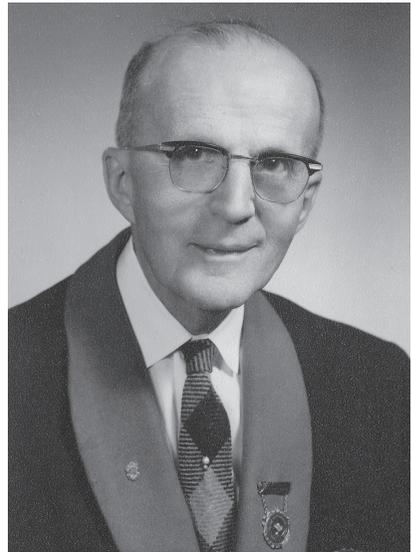
L'auteur trace le portrait du Dr Valmore Olivier, personnalité marquante de Sherbrooke, à travers son parcours de vie (1885-1979), depuis sa naissance dans une des plus vieilles familles de l'endroit jusqu'à son décès à l'âge de 94 ans. Évoquant les différents aspects de sa contribution à la société québécoise, Genest évoque sa participation à la vie sportive et associative, sa longue pratique de la chirurgie dentaire, sa carrière militaire et, en parfaite contradiction avec celle-ci, son nationalisme et son engagement pour la défense de la langue française. Passionné d'histoire, Valmore Olivier était aussi un mémorialiste qui, par la parole, savait séduire son auditoire. Dans une deuxième partie du récit, l'auteur invite, à travers le regard de son oncle, enfant, à la découverte de sa ville au tournant des XIX^e et XX^e siècles.

D^r Valmore Olivier, mon oncle¹

BERNARD GENEST

Société québécoise d'ethnologie

Je n'ai pas connu mes grands-pères. Ils sont tous les deux décédés avant ma naissance. Quant à mes grands-mères, j'en ai de vagues souvenirs. J'ai longtemps pensé que la seule image que je conservais de ma grand-mère Genest, Blanche-Alice Leclerc (1873-1944), était le produit de mon imagination puisque je n'avais pas encore quatre ans lorsqu'elle est décédée. J'ai depuis appris que le cerveau d'un enfant de trois ans peut garder en mémoire certains souvenirs tout au long de sa vie. Ainsi, cette vision de ma grand-mère, assise dans une chauffeuse près de la porte-fenêtre de son boudoir, vague image d'une vieille femme tout de blanc vêtue – c'était donc l'été –, presque diaphane tant elle était menue, était bien réelle. Un frère plus âgé me confirma plus tard qu'il était bien dans les habitudes de notre grand-mère de passer de longues heures près de la fenêtre de son petit salon, pour lire et se reposer.



**Portrait du D^r Valmore Olivier
réalisé à l'occasion de son
50^e anniversaire
de pratique en chirurgie dentaire,
le 4 février 1961**

Photo : Studio Roland, Sherbrooke
Collection Raymond Genest

1. Cet article est une version révisée d'un texte intitulé « L'Oncle Valmore » qui m'a valu en 2018 le « grand prix » du concours Votre Sherbrooke, organisé par les Éditions du Péricarde de l'éditeur Jacques Couture [www.jacquescouture.net]. L'un des critères du concours était « de produire un texte de 10 pages avec photos racontant une histoire personnelle liée à l'histoire de la ville de Sherbrooke ». Je remercie mon ami René Bouchard, rédacteur adjoint de la revue *Rabaska*, et mon cousin Raymond Genest, petit-fils de Valmore Olivier, de leurs conseils avisés dans le cadre de cet exercice de révision.

Quant à ma grand-mère Olivier, Marie-Louise-Elzire Camirand (1861-1951), celle qui, jeune fille, ressemblait à Marina Vlady² dans les albums photos de l'oncle Valmore, je ne l'ai pas vraiment connue même si j'avais 10 ans lors de sa mort. L'image que j'en garde est celle d'une vieille femme qui n'aimait pas beaucoup les enfants et qui se terrait dans sa chambre lorsque mes frères et moi allions visiter la tante Alice chez qui elle demeurait. Je n'ai donc jamais eu le plaisir de me blottir dans les bras de mes grands-parents, comme beaucoup d'enfants qui ont le privilège d'avoir des grands-parents qui débordent d'affection pour leurs petits-enfants. Comme on ne souffre pas de ce que l'on ne connaît pas, je n'en ai cependant pas vraiment été affecté. Et je n'ai pas davantage ressenti de chagrin à l'annonce de leur mort puisque je ne les connaissais pas, ou si peu.

Par ailleurs, je me souviens très bien du décès de l'une comme de l'autre. Non pas pour la peine que j'aurais pu en avoir, mais pour d'autres motifs. C'est ainsi, par exemple, que le jour des obsèques de ma grand-mère Genest est resté gravé dans ma mémoire. Pas la date exacte, bien sûr, mais les circonstances entourant l'événement. Alors que mon père se préparait pour les funérailles, sortant du placard redingote, chapeau haut-de-forme, gants, guêtres grises et souliers vernis, j'avais subrepticement subtilisé ces derniers pour les enfiler, fier de mettre mes petits pieds dans ses grandes chaussures. Dans mon étourderie, j'avais entrepris de descendre l'escalier conduisant au rez-de-chaussée pour pavaner devant mes frères. Grave erreur, dès la première marche, je m'enfargeai et effectuai un vol plané qui se termina par des pleurs, des gémissements... et un nez cassé !

Je ne saurais dire le jour précis, ni la semaine ou le mois où ma grand-mère Olivier a été enterrée. Mais ce dont je me souviens, c'est qu'elle a été exposée chez mes parents, bien qu'elle vécût chez une tante. Cela se faisait beaucoup autrefois d'exposer les morts dans une résidence privée plutôt que dans un salon funéraire. On m'avait toutefois éloigné de la maison en me confiant à deux tantes célibataires, sans doute parce qu'on craignait que la présence de la morte dans son cercueil au salon perturbât mon sommeil. Ce dont je me souviens surtout, c'est de m'être ennuyé chez les tantes en question, choqué d'être éloigné de la maison pendant trois jours.

Un grand-père par procuration

N'ayant de grand-père ni d'un côté ni de l'autre, c'est un oncle qui, en quelque sorte, faisait figure d'aïeul dans la famille : l'oncle Valmore (D^r Valmore Olivier, 1885-1979), chirurgien-dentiste, dont la différence d'âge avec ma mère était si grande (22 ans) qu'il aurait effectivement pu

2. De son vrai nom Catherine Marina de Poliakoff-Baïdaroff (1938), actrice, chanteuse et écrivaine que je trouvais d'une grande beauté quand j'avais quinze ou seize ans.

être son père, et par voie de conséquence notre grand-père, à mes frères et à moi. Nous l'aimions, le respections et l'admirions, tant pour sa prestance que pour sa grande culture. Il s'exprimait dans un langage châtié, précis, élégant, à la manière de ces intellectuels du siècle dernier qui avaient pour la culture française un attachement viscéral transmis de génération en génération. Il aurait pu, à nous les enfants, nous apparaître comme un vieillard ressassant toujours les mêmes rengaines. Il n'en était rien. Ses histoires nous captivaient comme autant de fragments de notre saga familiale : celle des grands-parents et des arrière-grands-parents, venus de Trois-Rivières pour s'établir dans les Cantons de l'Est³ dans le premier tiers du dix-neuvième siècle. Le village n'était encore qu'une bourgade qui venait tout juste de prendre le nom de Sherbrooke en lieu et place de *Hyatt's Mills*.

Après avoir complété son cours classique au petit séminaire Saint-Charles-Borromée⁴, Valmore était parti pour Montréal étudier l'art dentaire à la succursale que l'Université Laval venait d'y ouvrir.

Il y fit la rencontre de Philippe Hamel, ce précurseur de la nationalisation de l'électricité, avec qui il se lia d'amitié. Tous deux comptaient parmi les premiers diplômés de la nouvelle faculté. Il partit ensuite pour Boston se spécialiser en chirurgie dentaire, avant de revenir à Sherbrooke pour y ouvrir un cabinet en 1911. C'est à Boston qu'il fit la connaissance de celle qui allait devenir son épouse en 1912, Ethel Pearson (1887-1976)⁵.

À la mort de son père (Louis-Hubert Olivier, 1859-1932), et en qualité d'aîné de la famille, c'est Valmore qui fit figure d'autorité paternelle. Tant et si bien que ma mère (Yvette Olivier, 1907-1977) entretenait toute sa vie cette déférence à l'égard de son frère. Son attitude envers lui n'était pas celle d'une sœur, mais d'une fille devant son père. Le meilleur exemple que je puisse apporter est celui de la bénédiction du jour de l'An, un rituel qui, dans toutes les familles canadiennes-françaises, était sans doute l'un des moments les

3. Sans entrer dans les détails historiques et lexicologiques, rappelons que les dénominations Cantons de l'Est (sans le trait d'union) et Cantons-de-l'Est (avec le trait d'union) ne sont pas synonymes. L'Estrie, région administrative, ne doit pas non plus être confondue avec la région touristique des Cantons-de-l'Est. Les limites géographiques de ces différentes appellations ne correspondent pas entre elles. C'est M^{re} Maurice O'Bready qui, en 1946, alors qu'il était secrétaire de la Société historique des Cantons de l'Est, proposa de changer la désignation « Cantons de l'Est » pour « Estrie », sous prétexte que le vocable « Cantons de l'Est » était une traduction littérale de « Eastern Townships ». Cependant, l'appellation « Estrie » est loin de faire l'unanimité, car de nombreux habitants de la région préfèrent conserver le nom historique de « Cantons de l'Est ». Cf. « Cantons-de-l'Est ou Estrie » à l'adresse Internet <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/amnord/Qc-Estrie-cantons.htm> (site consulté le 8 janvier 2021).

4. Où il aurait fait partie des cadets du séminaire de 1900 à 1905. Cf. Michel Litalien, *Les Fusiliers de Sherbrooke, 1910-2010, L'épopée d'une institution des Cantons-de-l'Est*, Sherbrooke, Les Éditions GGC, « Patrimoine », 2010, p. 579.

5. Native de Richmond, Québec, elle avait fait ses études secondaires au William Russell School de Boston qui offrait un cours commercial. Elle n'était cependant plus aux études et travaillait à Montréal au moment où Valmore la remarqua dans le train qui les ramenait vers la métropole. Il avait eu le coup de foudre pour cette jeune femme à l'allure aristocratique.



Carte d'identité attestant de l'inscription de Valmore H. Olivier
à la faculté de chirurgie dentaire de l'Université Laval à Montréal (1907-1911)
Collection Raymond Genest

Portrait de finissant de Valmore Olivier, 26 ans
à titre de docteur en chirurgie dentaire
Université Laval à Montréal, 1911
Collection Raymond Genest



Portrait d'Ethel Pearson
à l'époque de sa rencontre
avec le jeune D^r Valmore Olivier
Collection Raymond Genest

plus solennels de l'année. Chez nous, nous avions droit à deux bénédictions paternelles. En se levant le matin, Luc, l'aîné, demandait à notre père (Gaston Genest, 1902-1985) de nous bénir. Ce dernier s'exécutait toujours avec une certaine gêne comme s'il ne se sentait pas investi de l'autorité nécessaire pour accomplir ce devoir. Celui qui portait véritablement le flambeau de la tradition, c'était l'oncle Valmore. Il arrivait en fin de matinée, vêtu de son chapeau de fourrure, de son capot de chat autour duquel s'enroulait une longue et authentique ceinture fléchée, héritage du grand-père et symbole de la légitimité de son droit d'aïnesse. À la demande de notre mère, il passait au salon et celle-ci lui demandait alors de nous bénir tous, père, mère, enfants. C'est bien sûr à genoux, comme il se doit, que nous recevions la bénédiction du doyen de la famille.

Il faut dire que l'oncle Valmore était d'une stature qui en imposait : grand, mince, droit, il possédait une forme d'autorité naturelle, une prestance qui lui venait de son physique mais aussi des fonctions qu'il avait occupées dans la vie civile et militaire. Cultivé, s'exprimant avec aisance, c'était un homme qui inspirait le respect. Cela allait de soi en quelque sorte, bien que pour nous, les enfants, ce respect n'allât pas jusqu'à lui donner du « vous ». Notre mère se scandalisait de voir qu'on le tutoyait sans vergogne, alors que ses propres enfants le vouvoaient. Précisons que l'écart entre nos cousins, cousines et nous était important, soit l'équivalent d'une génération. Avec l'assurance de la jeunesse, il nous arrivait même, à mes frères et à moi, de contredire l'oncle au cours d'une conversation, au grand dam de notre mère. L'oncle, lui, ne se formalisait pas le moins du monde de notre sans-gêne, prenant au contraire plaisir à trouver chez nous des interlocuteurs capables de débattre d'une question. En bon intellectuel, il aimait le choc des idées.

Le dentiste et le militaire

Le parcours de l'oncle Valmore témoigne d'une vie riche et bien remplie. Sur le plan professionnel, il accumula 66 ans de pratique, ne prenant sa retraite qu'à l'âge vénérable de 91 ans, sans doute un record dans les annales de sa profession⁶. Il racontait qu'au début de sa pratique, la dentisterie n'était pas une pratique très payante. Il en coûtait 50 ¢ pour l'extraction d'une dent et 15 \$ pour la fabrication d'une prothèse dentaire. Au moment d'ouvrir son cabinet en 1911, outre les instruments chirurgicaux, il avait déboursé un montant de 2 000 \$ pour l'achat d'une chaise à positions variables, une des premières du genre au Québec. Après avoir pratiqué en cabinet privé pendant plusieurs années, et avoir été président du Collège des chirurgiens-dentistes de la province de 1931 à 1934, il entra en 1951 au service de l'Unité sanitaire

6. En 1976, quelques mois avant de prendre sa retraite, il était le plus vieux chirurgien-dentiste du Québec encore en exercice.

de Sherbrooke, fondée conjointement par le gouvernement du Québec et la Ville de Sherbrooke. Sa mission n'était pas seulement de soigner les démunis, mais aussi de former et d'éduquer. À ce titre, il visitait les écoles et donnait des conférences sur l'hygiène et les bonnes habitudes de vie. À l'époque, je fréquentais l'école Leblanc de la rue Ontario et j'étais fier de cet oncle qui représentait l'autorité en matière de santé. Lors de la victoire du Parti libéral en 1960, le gouvernement l'informa que son contrat ne serait pas renouvelé. Convaincu qu'on le remerciait de ses loyaux services, non pas en raison de son âge mais en raison de ses accointances politiques, il décida d'ouvrir un nouveau cabinet privé... Il avait 75 ans !

Le lieutenant Valmore Olivier
officier de la 6^e compagnie du Corps de
l'intendance canadienne, 1911
Collection Raymond Genest



Portrait de Valmore Olivier, 26 ans
capitaine des Carabiniers
de Sherbrooke, 1912
Collection Raymond Genest



**Le lieutenant-colonel
Valmore Olivier**
commandant du régiment des
Carabiniers de Sherbrooke, vers 1926
Collection Raymond Genest

Parallèlement à l'exercice de sa profession, le D^r Olivier se distingua comme militaire d'unités de réserve. Officier au sein de la 6^e compagnie du Corps de l'intendance canadienne, il fut promu capitaine dès 1911, soit à l'âge de 25 ans, puis major et, en 1926, lieutenant-colonel commandant le régiment des Carabiniers de Sherbrooke⁷.

Considéré par le quartier général comme le meilleur choix pour redorer le blason du régiment, il rehaussa les standards d'efficacité de l'unité⁸. C'est sous son commandement que fut érigé le cénotaphe de la rue King, l'Ange de la Victoire, aujourd'hui classé à titre de bien culturel. Promu colonel, il prendra le commandement de la 10^e Brigade en 1933. Outre ses fonctions au sein de l'armée, il avait également été nommé, en 1925, juge de paix – avec juridiction pour la province de Québec – par le lieutenant-gouverneur Narcisse Pérodeau (1851-1932).

Le patriote francophile

Passionné d'histoire, il fait partie des fondateurs, avec son cousin le notaire Léonidas Bachand (1890-1978), de la Société d'histoire des Cantons de l'Est (aujourd'hui Musée d'histoire de Sherbrooke) dont il fut président.



Photo réalisée lors du lancement de l'ouvrage de Philippe Demers

(probablement *Jean de Met, 1662*, à Jacques Demers, 1965)

en présence des représentants de la Société d'histoire de Sherbrooke

De gauche à droite, Valmore Olivier (président ?), Louis-Philippe Demers,

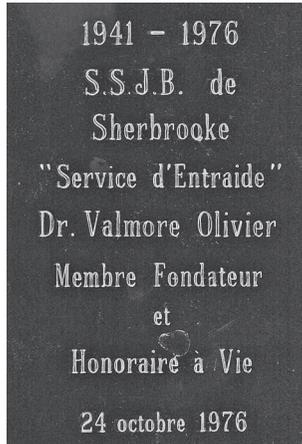
l'auteur, M^{sr} Albert Gravel, historien, et Gaston Genest, secrétaire-trésorier

Collection Raymond Genest

7. En collaboration, *Visages estriens, hommage à nos militaires*, Sherbrooke, Société de généalogie des Cantons-de-l'Est, vol. 1, 2019, p. 238.

8. Michel Litalien, *op. cit.*, p. 175.

Il a également été très actif au sein de la Société Saint-Jean-Baptiste [SSJB] de Sherbrooke, dont il a assumé à certaines périodes la vice-présidence et la présidence. La SSJB du diocèse de Sherbrooke lui a par ailleurs conféré, en 1954, le titre de membre à vie « en témoignage d'estime et de reconnaissance pour son dévouement inlassable apporté à la cause canadienne-française ».



Plaque commémorative remise à Valmore Olivier
 par la Société Saint-Jean-Baptiste, 1976
 Collection Raymond Genest

En 1959, la Société lui a également rendu hommage en créant un prix à son nom à titre de « patriote sincère, ami des arts et mélomane reconnu ». Également président (vers 1965) du Comité de toponymie de la Ville de Sherbrooke, il avait, outre sa passion pour l'histoire, celle de la langue française dont il était un ardent défenseur. Contemporain de Lionel Groulx dont il partageait l'idéologie, il fut candidat au Bloc populaire canadien, un parti nationaliste inspiré d'Henri Bourassa, pour qui il avait aussi une grande admiration, et dont il nous parlait avec conviction.

C'était aussi un amateur de plein air, un sportif qui attachait beaucoup d'importance à l'exercice. Vers la fin des années cinquante, il fit l'acquisition d'une voiture, mais c'est toujours à pied qu'il se rendait à son bureau de la rue Belvédère Sud, depuis la rue Vimy où il habitait. Plus jeune, il avait été membre du club de raquettes Tuque Rouge de Sherbrooke et président de l'Union canadienne des raquetteurs, mais ce qu'il aimait surtout c'étaient la chasse et la pêche. Il fréquenta d'ailleurs sa vie durant le Club de chasse et de pêche de Saint-Mathieu-de-Rioux⁹ que son père avait contribué à fonder,

9. Le Club des Appalaches, à l'origine appelé Maple Leaf Fish and Game Club, a été fondé en 1910 par un groupe d'amateurs de pêche et de chasse constitué en majorité de Canadiens français de Sherbrooke. Ce club situé à Saint-Mathieu-de-Rioux existe toujours. Louis-Hubert Olivier, le père de Valmore, compte parmi les dix membres fondateurs. Quant à Valmore, il a lui-même accompagné son

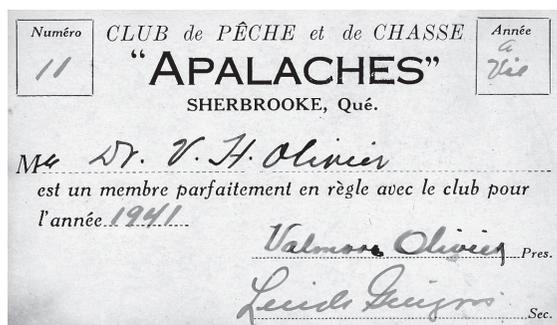
et dont il était membre à vie.

Mon père l'avait accompagné un jour, lors d'un voyage de pêche à la mouche. Il en était revenu couvert de piqûres de brûlots et de maringouins, complètement fourbu d'avoir porté son havresac et ses équipements de pêche à travers la forêt. Il était pourtant bien plus jeune que son beau-frère qui, lui, habitué à la vie en forêt depuis son plus jeune âge, n'avait souffert ni des piqûres ni de la fatigue.

Aîné d'une famille bien intégrée à la communauté anglophone des Cantons de l'Est, l'oncle Valmore n'en était pas moins un ardent défenseur de la langue et de la culture françaises. La famille Olivier, en effet, a toujours eu des liens étroits avec la population anglophone. Il faut rappeler que le bisaïeul, Jean-Baptiste Olivier (1794-18**), était arrivé à Sherbrooke avec sa famille en 1826 (des sources donnent 1829, d'autres 1837), alors que le village ne comptait pratiquement pas de francophones. Père de neuf enfants, trois de ses six garçons partirent pour les États-Unis, « à pied » disait l'oncle. L'un resta, les deux autres revinrent, dont Prosper (1831-1898). Dès son retour au Canada, celui-ci se fit hôtelier à Stanstead¹⁰, à proximité de la frontière étatsunienne. C'est cependant à Compton que Louis-Hubert, son fils, naît dans un village où l'on trouvait encore bien peu de Canadiens français. Est-ce pour améliorer son français qu'il alla étudier à Trois-Rivières et à Saint-Hyacinthe, c'est possible ? Au milieu du dix-neuvième siècle, les Cantons de l'Est connurent une vague d'immigration francophone importante, particulièrement dans les régions rurales. L'arrivée massive de ces populations a pu convaincre le jeune homme de poursuivre ses études en français. Toutefois, à son retour dans la région, après un bref passage à Sherbrooke, c'est à Lennoxville, à proximité de l'*University of Bishop's College*, qu'il tint un hôtel (le *College House*) essentiellement fréquenté par une clientèle anglophone. En 1886, Louis-Hubert rejoignit toutefois son père à Sherbrooke, celui-ci s'affichant désormais comme *Grocer and Wine Merchant*. Au décès de ce dernier en 1898, il lui succéda à la direction du commerce.

père dans sa formation et participé à sa gestion. Il n'est pas exagéré de dire, par ailleurs, que les Olivier (et leurs cousins Camirand) ont joué un rôle important dans l'histoire de ce club, témoin de l'évolution des clubs privés au Québec. Et ce depuis la mise en place, en 1885, d'un cadre légal hérité du régime seigneurial, jusqu'à leur démocratisation dans le dernier quart du xx^e siècle. Signalons qu'un des chalets du club portait le nom d'Olivier. Le Club des Appalaches se démarque toutefois sur deux plans. D'une part, il n'était pas commun à l'époque que des Canadiens français investissent un champ d'activités réservé à l'élite anglophone. D'autre part, il est l'un des rares clubs privés à avoir survécu au grand déclubage de 1977. Envisagé sous cet angle, l'histoire de ce club mériterait de faire l'objet d'un article dans un prochain numéro de la revue *Rabaska*.

10. Il est recensé comme propriétaire de l'Union House dans *The Eastern Townships Gazetteers and General Business Directory* publié par Smith & Company en 1867.



**Carte de membre « à vie »
du club de pêche et de
chasse « Apalaches » [sic]**
Collection Raymond Genest

**Pêche et chasse au club des
Appalaches**
Saint-Mathieu-de-Rieux, vers 1925
À gauche, Valmore Olivier, avec un
guide et un membre non identifiés
Collection Raymond Genest



**Valmore Olivier
et son épouse, Ethel Pearson**
au Club des Appalaches, vers 1930
Collection Raymond Genest

Dans les années 1900, le magasin *L. H. Olivier* était l'un des plus importants commerces de la rue Wellington. Entre-temps, Louis-Hubert avait fait l'achat d'une propriété dans le quartier nord, fief de la bourgeoisie anglophone¹¹.

11. En collaboration, *Visages estriens, Hommage à nos militaires, op. cit.*, p. 246. Commerçant prospère, échevin, Louis-Hubert Olivier a été le premier lieutenant-colonel honoraire du 54^e Régiment.



La famille de Louis-Hubert Olivier et de Marie-Louise-Elzire Camirand

1^{ère} rangée, Yvette (ma mère), à la droite de son père ;

2^e rangée, Valmore et, à sa gauche, son frère Alphonse en costume militaire, vers 1908

Collection Michel Genest

Considérant l'historique familial, il peut paraître étonnant que Valmore, ancien officier de la *Canadian Army Service Corps* et, de surcroît, marié à une anglophone originaire de Richmond, fasse le choix de militer pour la défense de la langue française et de se présenter comme candidat du Bloc populaire canadien aux élections de 1944¹². Comme on le sait, le Bloc était un parti nationaliste qui réclamait l'indépendance du Canada par rapport à l'impérialisme britannique et qui s'opposait à la conscription. Je me suis souvent demandé comment la tante Ethel pouvait s'accommoder d'avoir pour époux un militant qui porta son combat pour la reconnaissance du français jusque sur la scène politique. Discrète, toujours effacée, sortant peu, on ne l'entendit jamais remettre en question les opinions politiques de son mari. Ni aucune de ses opinions d'ailleurs. Par ailleurs, il semble bien que cette décision mît fin à la carrière militaire de l'oncle, pour cause d'incompatibilité. Comment, en effet, l'officier supérieur qu'il était pouvait-il s'opposer à la

12. Ce sentiment nationaliste qui l'habitait ne datait pas d'hier. Déjà, à l'époque de sa jeunesse, il avait pris fait et cause pour la défense de la langue française lors d'une manifestation organisée par les étudiants de l'Université de Montréal pour protester contre un éditorial injurieux pour les francophones, publié par un étudiant de l'Université McGill. Bien que pacifique, la manifestation avait été réprimée par la police qui avait procédé à l'arrestation de quelques participants, dont lui-même.



Résidence de Louis-Hubert Olivier, rue Moore, à Sherbrooke

Elle donnait sur le Champ-de-Mars, à l'époque appelé *Parade Grounds*

Photo : Bernard Genest, 2009

fois à la Couronne et à la conscription ? Cela lui coûta son grade de brigadier général, fleuron de sa carrière militaire !

Le mémorialiste

L'oncle Valmore partageait avec mon père sa passion pour la petite histoire et trouvait chez lui, et chez nous, des oreilles attentives. Doué d'une mémoire phénoménale, c'était un conteur habile, qui aimait rappeler avec une précision presque photographique les lieux et les gens qu'il avait fréquentés dans sa jeunesse¹³. À sa manière, c'est-à-dire par la parole, bien qu'il ait laissé quelques opuscules, c'était un mémorialiste. Il aimait évoquer la ville de Sherbrooke telle qu'il l'avait connue enfant et telle qu'elle lui avait été racontée par ses parents et ses grands-parents. L'écouter, c'était comme entrer dans un livre d'histoire et tourner les pages d'un album de famille.

Aujourd'hui, lorsqu'un adulte se présente chez des parents ou des amis, les enfants et les adolescents regagnent le plus souvent leurs chambres, souvent

13. Michel Litalien, *op. cit.*, témoigne de ce talent de conteur. Dans les notes biographiques qu'il livre sur le lieutenant-colonel Valmore Olivier, il mentionne ceci : « Raconteur envoûtant, il a une mémoire prodigieuse même à plus de 90 ans », p. 579.

même sans saluer le visiteur. Il en était autrement dans les années cinquante, du moins avant l'avènement de la télévision, alors que toute visite était une distraction qui permettait de rompre avec la monotonie quotidienne. Si, de surcroît, le visiteur maîtrisait l'art de la parole, le plaisir était décuplé, même pour les enfants. Comme l'oncle Valmore habitait près de chez nous, il y faisait souvent un arrêt pour saluer ma mère et faire un brin de conversation avec mon père. Les sujets étaient variés, politiques, scientifiques, littéraires, mais le plus souvent historiques et anecdotiques, les deux amis s'intéressant particulièrement à l'histoire locale et au patrimoine.



Gaston Genest et son beau-frère, le D^r Valmore Olivier
 en voyage dans le Bas-Saint-Laurent, juin 1943
 Collection Michel Genest

En Afrique, où le patrimoine est davantage de l'ordre de l'immatériel que du matériel, on considère que les vieillards sont des bibliothèques et qu'à chaque fois que l'un d'eux décède, c'est une bibliothèque qui brûle. L'ethnologue que je suis devenu regrette de ne pas avoir enregistré ces conversations autrement que dans sa mémoire, mais à quatorze ou quinze ans, même si l'on porte une oreille attentive aux propos d'un aîné, on n'est pas vraiment en mesure d'en saisir toute l'importance. Ses anecdotes étaient le plus souvent émaillées de souvenirs précis, décrivant les personnes, les lieux et les immeubles avec force détails. Traits de mœurs ou de caractère des personnes qu'il avait connues et fréquentées, récits d'événements qui l'avaient marqué, anecdotes familiales, autant de sujets qui alimentaient la conversation, telle la visite de Chiniquy à Sherbrooke quelques années seulement avant la mort du prédicateur survenue en 1899. Orateur flamboyant, Chiniquy

l'avait profondément impressionné. Tout comme Wilfrid Laurier lors d'une assemblée publique en 1910. Tel, aussi, le passage en ville de Buffalo Bill et du cirque *Barnum and Bailey*. L'oncle conservait dans ses archives un jeu complet de cartes montrant les acrobates, les clowns ou les dresseurs d'ours et d'éléphants qui s'étaient produits sur le terrain d'exposition après avoir paradé dans la ville.

Son Sherbrooke

*Le quartier « des Anglais »*¹⁴

Lorsqu'il était jeune, la résidence familiale, une grande maison de bois d'époque victorienne, située au coin des rues Queen et Moore, donnait sur le Champ-de-Mars. À l'époque, ce quartier était essentiellement habité par les anglophones. Il était situé au nord de la ville, la rue Queen – la plus belle rue de la ville – en marquant la limite. Peu de familles canadiennes-françaises y vivaient, la bourgeoisie francophone étant plutôt regroupée dans le quartier centre-sud. Tous les membres de la famille Olivier étaient bilingues. Comment vivre parmi « les Anglais » sans parler leur langue ? Le terrain de jeux des enfants s'étendait de la rue London jusqu'aux limites de la rivière Saint-François. Le Champ-de-Mars, à l'époque appelé *Parade Grounds*, était au cœur de leurs activités, un lieu de rencontre pour les enfants du voisinage, mais surtout un centre d'exercice pour les bataillons de milice. Quoi de plus captivant pour les enfants que de voir les régiments de cavalerie s'entraîner sur leurs montures, et les fantassins défilier l'arme à l'épaule. Les jours de fêtes, les militaires se pavanaient dans leurs plus beaux uniformes devant une foule admirative. Chaque année, à l'occasion de la fête de la Reine (Victoria 1819-1901), une fanfare soulignait l'événement. De là, sans doute, est née la fascination du jeune Valmore et de son frère Alphonse (1891-1980) pour l'armée. Valmore se joindra au Corps de l'intendance canadienne dès qu'il aura l'âge requis. En 1914, son jeune frère Alphonse s'engagea comme volontaire pour aller combattre en Europe. Il en revint capitaine avec un éclat d'obus dans la colonne vertébrale et, surtout, profondément marqué par les horreurs de la guerre. Valmore, lui, gravit plusieurs échelons dans la milice mais, officier de réserve n'ayant jamais été appelé outre-mer, ne connut jamais le combat. D'où le différend qui les opposait quant à leurs mérites réciproques.

La rue Moore comptait quelques belles propriétés, mais la plus grande était *Rockmount*, résidence de l'un des pères de la Confédération, Alexander Tilloch Galt (1817-1893). À l'époque où le jeune Valmore passait devant pratiquement tous les jours, la maison n'était cependant plus la propriété de l'administrateur de la *British American Land Company*. Elle appartenait

14. Précisons ici que l'expression portait tout autant sur les résidents d'origine américaine que britannique.



Le Champ-de-Mars servait de terrain d'exercice pour les militaires

Carte postale Pinsonneault & Frères, Sherbrooke, vers 1900

Collection Bernard Genest

alors à Andrew Paton, l'industriel qui fonda et dirigea l'usine de textile du même nom, la *Paton Manufacturing Company*. Le jeune homme ne se doutait certainement pas à ce moment-là que cette grande demeure, qu'il admirait, serait détruite des années plus tard (en 1966) alors même que la Société d'histoire des Cantons de l'Est, organisme dont il fut un des fondateurs et auquel il appartenait toujours, tentait de la sauver en la faisant reconnaître comme patrimoine national. On prétendit qu'elle s'était écroulée en tentant de la déménager, mais, pour lui, comme pour beaucoup d'autres, dont mon père, le geste était volontaire. Aux yeux de plusieurs, la perte était immense tant sur le plan historique que sur le plan architectural. L'oncle était nationaliste, mais au-delà de ses convictions politiques, il considérait l'histoire et le patrimoine comme des valeurs fondamentales.

Un autre secteur de la ville que le jeune Valmore fréquentait, c'était le *Square William*, cet espace communautaire compris entre les rues Winter (anciennement *Jail Street*), William et Court. Le site regroupait la plupart des immeubles associés à la vie judiciaire : palais de justice, prison, cabinets d'avocats, maison du juge. C'est là que s'était déroulé le procès du célèbre *Outlaw* de Mégantic, l'Écossais Donald Morrison, en 1889. Une histoire qui fit couler beaucoup d'encre, le rebelle ayant la sympathie des membres de sa communauté et des Canadiens français. Il n'en fut pas moins condamné à 18 ans de prison pour meurtre au premier degré alors qu'il s'agissait, selon

les témoignages, d'un cas de légitime défense¹⁵. D'autres procès célèbres s'y déroulèrent et des prisonniers furent pendus dans la cour intérieure de la prison. Ce n'est évidemment pas ce qui attirait Valmore dans ce lieu peu engageant. C'était plutôt parce que son oncle, le juge Georges-Étienne Rioux (1840-1897) de la Cour de Magistrat, y habitait avec sa famille dans une vaste demeure de style Second Empire, aujourd'hui connue comme étant la Maison des Juges. Le juge et son épouse revenaient souvent dans les histoires de l'oncle, de même que son cousin, criminaliste réputé, qui connut la célébrité pour avoir défendu avec succès des criminels associés à la pègre montréalaise. Émile Rioux (1877-1942) fut aussi maire de Sherbrooke (1936-1938) et, parallèlement à sa carrière d'avocat, il mena une carrière militaire qui lui valut la Croix de Victoria. Plus âgé que Valmore de quelques années, Émile Rioux compte parmi les fondateurs du 54^e Régiment qu'il commanda pendant plusieurs années.

Au cœur du centre-ville

Le centre-ville de Sherbrooke n'avait pas de secrets pour le jeune Valmore. Il était aussi en terrain connu sur la rue Wellington puisque son grand-père et son père y avaient leur commerce. Celui-ci occupait, au coin des rues King Est et Wellington Sud, le rez-de-chaussée de l'un des plus vieux bâtiments de la ville, le « Vieux Magasin Blanc » dont la construction remontait à 1835¹⁶.

Le bâtiment avait vu se succéder plusieurs générations d'importateurs et de marchands d'alcools, dont mon arrière-grand-père, Charles-Onésime Genest (1835-1926), qui l'occupa de 1881 à 1884. Sa vocation allait être maintenue par la famille Olivier. Un peu avant de mourir, Prosper l'avait fait complètement restaurer, mais vingt ans plus tard, Louis-Hubert le fit démolir pour y construire, en 1919, un bel édifice à bureaux de quatre étages muni d'ascenseurs, une innovation pour l'époque. Valmore y logea plusieurs années son cabinet de dentiste. Au rez-de-chaussée, son magasin, doté de grandes vitrines, était spacieux et moderne. L'édifice existe toujours et n'a rien perdu de son intégrité architecturale, mais le propriétaire subséquent a fait remplacer le bas-relief du fronton pour y inscrire son nom (Nicol¹⁷), s'appropriant ainsi non seulement l'immeuble, mais aussi une part importante de son histoire.

Il n'y avait pas que le commerce de son père qui attirait le jeune Valmore sur la rue Wellington. Curieux de nature, observateur, il s'arrêtait devant

15. L'histoire de ce hors-la-loi a été racontée par Clarke Wallace dans *Wanted : Donald Morrison, The true story of the Megantic outlaw*, Toronto, Doubleday & Company, et New York, Garden City, 1977.

16. Rappelons qu'avant même d'occuper le Vieux Magasin Blanc en 1895, Prosper Olivier tenait depuis 1872 une épicerie au numéro 109 de la rue Wellington.

17. Jacob Nicol (1876-1958), organisateur en chef du Parti libéral, ministre dans le cabinet du gouvernement Taschereau, conseiller législatif, sénateur.



Le Vieux Magasin Blanc après sa restauration par Prosper Olivier

L'enseigne est encore à son nom bien qu'il soit décédé en septembre 1898. Louis-Hubert, son fils, vient de lui succéder. Il pose ici en complet sombre sur le seuil de son commerce, entouré de ses commis. À droite, la voiture de livraison et son charretier, vers 1898
Collection Raymond Genest



La rue Wellington à l'époque où Valmore Olivier n'était encore qu'un enfant

Plusieurs commerces y avaient pignon sur rue : un bottier, un barbier, un marchand de meubles, des épiceries, une quincaillerie et diverses autres boutiques
Carte postale, *Montreal Import Co.*, *Montreal*, vers 1898
Collection Bernard Genest

les boutiques, regardait à la devanture des magasins les produits qui étaient exposés à la vue des passants : vêtements, instruments de musique, harnais et selles, bijoux, montres et horloges, tabacs, cigares et pipes. À l'époque, la majorité des bâtiments de la rue étaient en bois et celle-ci n'était pas pavée. Des tramways, toutefois, y circulaient. L'enfant ne manquait d'ailleurs jamais de s'arrêter plus longuement devant l'impressionnant Indien en bois sculpté placé devant la tabagie « À l'Indien¹⁸ ». Ou devant les grandes portes de la boutique de forge au coin des rues King Ouest et Wellington Sud. Un jour que je demandais à l'oncle Valmore pourquoi il avait choisi de pratiquer l'art dentaire, il m'expliqua que c'est en voyant le forgeron arracher les dents d'un client avec des pinces de maréchal-ferrant. Impressionné par les cris du pauvre homme à qui on faisait subir un tel traitement, l'enfant avait demandé à son oncle, le D^r Camirand, s'il n'y avait pas une façon moins barbare d'extraire les dents des patients. Celui-ci l'avait informé de l'existence d'un instrument de chirurgie servant à cet usage : la clef de Garengot. Il lui avait expliqué que les pauvres gens, qui n'étaient pas en mesure de se payer une visite chez le médecin, s'en remettaient souvent au forgeron qui demandait moins cher.



Magasin de Tabac Kinkead.—Kinkead's Tobacco Store, Sherbrooke, P.Q.—29.

**Le « Vieil Indien » du magasin de tabac, rue Wellington,
ouvert par H. Fortier en 1874**

L'impressionnante sculpture a longtemps marqué l'imaginaire des enfants de Sherbrooke.

Carte postale, *Photogelatine Engraving Co.*, Ottawa, vers 1940

Collection Bernard Genest

18. Plus tard « Au Vieil Indien », la sculpture originale ayant été remplacée par une nouvelle.

Faisant pratiquement face au magasin de *L. H. Olivier Grocer & Wine Merchant*, l'hôtel Continental occupait le coin des rues King Ouest et Wellington Nord. L'hôtel était la propriété d'Henri Camirand, un frère de Marie-Louise-Elzire, la mère de Valmore. Les familles Olivier et Camirand étaient étroitement liées. Toutes deux comptaient parmi les plus vieilles familles de Sherbrooke et avaient largement contribué au développement économique et politique de la ville. Quatre maires en sont issus, directement ou par alliances : le D^r Judes-Olivier Camirand (1902 à 1904), un frère de Marie-Louise Elzire; Charles-Frédéric Olivier (1906), un petit-cousin ; le D^r Léonilde-Charles Bachand (1908 à 1909), époux de Georgine Camirand et donc oncle de Valmore ; et Émile Rioux (1936 à 1938), un cousin germain. Le principe de l'alternance¹⁹ faisait en sorte qu'un maire ne pouvait rester longtemps en poste. Par ailleurs, des représentants de ces deux familles se distinguèrent dans des domaines aussi variés que l'hôtellerie, le commerce, le droit et la médecine.



Le carrefour King-Wellington vers 1920

À droite de la photo, l'édifice Olivier
Carte postale, Pinsonneault & Frères, Sherbrooke
Collection Bernard Genest

Le carrefour King et Wellington étant au cœur du centre-ville, il était en conséquence très achalandé. Outre la fonction commerciale, de nombreuses activités sociales et politiques s'y déroulaient : courses et défilés de raquetteurs, fanfare de l'Harmonie de Sherbrooke (dont Louis-Hubert était à la fois président et major d'armes), parades militaires, défilé de la Saint-

19. À partir de 1897, une politique de l'alternance entre maires anglophones et francophones est instituée. Cette politique sera la règle jusqu'en 1955.

Jean-Baptiste, fêtes foraines, rassemblements politiques, prêches. C'est d'ailleurs là que Valmore entendit Chiniquy haranguer la foule. En période d'élections, le Continental servait de quartier général pour les « bleus²⁰ ». C'était un point de convergence pour la famille, mais aussi pour la population en général : commerçants, avocats, journalistes s'y retrouvaient pour la table, par ailleurs réputée, et le bar. Autant de gens et d'événements qui, évoqués par l'oncle, prenaient forme et vie pour moi, jeune adolescent à l'affût des histoires de famille.

Réminiscences

En 1967, à l'occasion d'un banquet soulignant le 50^e anniversaire de la municipalité de Deauville, aujourd'hui annexée à Sherbrooke, l'oncle prononça une allocution à l'Auberge des pins. L'invitation lui avait été faite à titre d'ancien conseiller, mais aussi parce qu'il était l'un des rares témoins de l'implantation de la villégiature sur les rives du lac. Et le dernier à pouvoir rappeler le caractère sauvage de l'endroit avant 1900. Valmore n'avait que dix ans quand Prosper, son grand-père, l'amena pour la première fois au lac Scaswaninepus²¹, ancien nom du lac Magog. Seul un vieux chemin de diligences y passait, mal entretenu, traversant quelques fermes mais surtout de la forêt. Depuis 1888 cependant, le chemin de fer du Canadien Pacifique longeait la rive ouest du lac. La forêt s'étendait de l'embouchure du lac au sud jusqu'à sa décharge au nord. Entre les deux, aucune construction n'était visible en dehors d'une modeste maison de colon, la maison Bédard, et le camp de bois rond que Prosper Olivier avait construit en 1893 pour y pratiquer la chasse et la pêche sportives²². Je vois encore le geste ample de l'oncle, décrivant le lac tel qu'il le vit pour la première fois, imitant en cela la gestuelle de son grand-père. Partout, tout autour, la nature sauvage, le chant des oiseaux, le cri d'un animal et le clapotis de la vague sur la rive. De temps à autre, les coups de haches des bûcherons qui exploitaient la forêt pour les compagnies forestières. L'écho qui résonnait sur le lac. À cette époque, le poisson abondait : truites, achigans, perchaudes, brochets et, dans des marais ou à proximité, la barbotte et l'anguille. Plusieurs espèces de canards, de même que des bernaches peuplaient les rives. Le chevreuil abondait. Un paradis pour les pêcheurs et les chasseurs. Les journaux de l'époque rapportaient des prises quasiment miraculeuses.

20. Expression populaire désignant les partisans du Parti conservateur du Canada.

21. Nom donné au lac Magog par les Abénaquis, signifiant « lieu où l'on fume ou endroit où l'on se repose ».

22. Dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, des jeunes gens de Sherbrooke avaient découvert le potentiel récréatif du lac Magog et de ses rives. Prosper Olivier est toutefois l'un des premiers à y élever un camp permanent. On ne s'étonnera pas que celui-ci ait transmis sa passion pour la chasse et la pêche à son fils, Louis-Hubert, et à son petit-fils Valmore.

Après la mort de son père en 1898, Louis-Hubert transforma son camp de chasse et de pêche en maison d'été pour sa famille. Il baptisa son chalet le *Mount Oliver Cottage*. Valmore, ses frères et sœurs y passaient leurs grandes vacances. Ils conservèrent tous de ces étés passés au bord de l'eau des souvenirs impérissables : fêtes vénitiennes²³, parties de chasse et de pêche, baignades, promenades en canot, en voilier ou en yacht, régates, soirées dansantes à l'hôtel *Lake Park*. Malheureusement, le 27 août 1912, le *Mount Oliver Cottage* passait au feu avec tout son contenu, à l'exception d'un piano qu'on avait réussi à sauver des flammes. Les journaux de l'époque mentionnent que Valmore Olivier et sa jeune épouse séjournaient au chalet lorsque celui-ci passa au feu.

L'oncle ne cessa pas pour autant de fréquenter le lac Magog. Un de ses frères, Antonio, avait une propriété un peu plus au sud sur la rive ouest. Et puis, dans les années quarante, mon père avait racheté de ses sœurs le chalet familial construit en 1907. L'oncle y venait comme en pèlerinage. J'ai souvenir de ces visites qu'il nous rendait à l'improviste le dimanche. Il arrivait généralement le matin, après la messe, dans sa petite *Vauxhall Victor* bleue 1957 et passait la journée avec nous. À l'époque, le dîner dominical était encore une tradition familiale incontournable, même à la campagne. L'oncle apportait généralement une bouteille de son vin préféré (ou peut-être est-ce en raison du nom !), un Château Olivier 1947, une appellation Graves Premier Cru. Après le repas, on passait à l'extérieur, sur la grande galerie du chalet. Repus et satisfaits, un peu somnolents sous l'effet de l'alcool et de la chaleur, les convives poursuivaient la conversation. Les souvenirs de jeunesse des uns et des autres ne manquaient pas de revenir à la surface, ceux de l'oncle remontant loin dans le temps, plus loin que ceux de mon père ou de ma mère. Dans les yeux du vieil homme, il y avait un brin de nostalgie, mais surtout la joie de retrouver, en dépit du changement, les paysages de son enfance, le lac avec ses reflets argentés qui brillaient au soleil, les vieux ormes centenaires de Sainte-Catherine-de-Hatley qui se détachaient de l'horizon au sud et, à l'ouest, le mont Orford, à l'ombre duquel Alfred DesRochers écrivit ses poèmes. Bien sûr, il y avait alors, tout autour, des chalets et des embarcations motorisées qui rompaient le silence et le calme d'autrefois, mais le charme opérait toujours.

23. Au lac Magog, c'est ainsi que l'on désignait ces fêtes dont la principale activité consistait en un défilé de nuit formé d'embarcations transformées en autant de théâtres allégoriques éclairés par des lanternes qui illuminaient le lac de mille feux. C'était l'un des événements les plus attendus de la saison estivale. À l'époque où Valmore était encore un jeune homme, le défilé était suivi d'un concert en plein air offert par l'Harmonie de Sherbrooke. Une foule importante rassemblée sur la plage de l'hôtel *Lake Park* attendait le retour du convoi pour danser au son de l'orchestre, alors que des feux d'artifices partaient des chalets et éclairaient le ciel. Ma mère a toujours gardé un souvenir impérissable de ces fêtes qui ont marqué son enfance.



Valmore Olivier, chez lui, rue Vimy, à Sherbrooke, vers 1970

La mise au point laisse à désirer mais le geste et l'attitude témoignent de l'aptitude du mémorialiste à retenir l'attention de son auditoire.

Collection Raymond Genest

Derniers jours

On aurait presque envie de dire que l'oncle Valmore est décédé en santé. Il n'avait, à toute fin pratique, jamais été malade de sa vie. Il rentrait d'un voyage de pêche dans le Bas-Saint-Laurent²⁴, fatigué mais satisfait. Il ne savait pas que ce serait le dernier. Le jour précédant sa mort, il avait avalé une aspirine, ce qu'il faisait rarement. Pendant la nuit, il s'était levé, refusant l'aide de sa fille, Gertrude, pour le soutenir. Contrarié, il lui avait dit qu'il était « assez grand pour se tenir debout tout seul ! » Se sentant faiblir, il s'était pourtant assis. C'est alors que les yeux lui tournèrent. L'instant d'après, il était mort. C'était dans la nuit du 12 au 13 juillet 1979. Il était âgé de 94 ans. La nouvelle de son décès me fit beaucoup de peine.

De nombreux témoignages de personnalités soulignèrent sa contribution, tant sociale que culturelle, à la société québécoise – et plus précisément

24. Plus précisément de Saint-Mathieu-de-Rioux, sa dernière excursion de pêche au Club des Appalaches.

sherbrookoise – dont celui d’un ami, J.-Armand Choquette, qui déclara dans le journal *La Tribune* du 14 juillet 1979 : « Un grand patriote vient de disparaître... Et je ne peux m’empêcher de comparer le décès de cet homme avec la chute d’un grand chêne. »

Le 9 octobre 2019, la Ville de Sherbrooke inaugurerait le parc Valmore-Olivier situé à l’intersection des rues Marcel-Gingras et Catharine-Gill. Le comité de toponymie, lisait-on dans le communiqué de presse, « a choisi de profiter de la création d’un nouveau parc dans l’arrondissement Fleurimont pour honorer M. Valmore Olivier, un Sherbrookois ayant œuvré à titre de chirurgien-dentiste pendant plus de 60 ans, grand mélomane et défenseur de la langue française. »

Pour pasticher un texte de Stéphane Laporte paru dans *La Presse* du 9 décembre 2017, « Tant que nos [parents] sont en vie, le passé, le présent, l’avenir, tout est mêlé. Puis, [l’un d’eux auquel] étaient rattachés plein de souvenirs, meurt, et tous nos souvenirs deviennent du passé²⁵. »

25. « Sale temps pour les idoles ».